
Barcelone 1888 _ Paris 1889 L'image nationale à l'épreuve des expositions universelles

Pierre Géal

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2330>

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 47-62

ISBN : 2-84516-282-0

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Pierre Géal, « Barcelone 1888 _ Paris 1889

L'image nationale à l'épreuve des expositions universelles », *Siècles* [En ligne], 20 | 2004, mis en ligne le 01 juin 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2330>

BARCELONE 1888 – PARIS 1889 L'IMAGE NATIONALE À L'ÉPREUVE DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Politique de prestige, diplomatie culturelle, promotion touristique... : autant de pratiques auxquelles l'historiographie prête depuis peu une attention réelle, et qui ont ainsi acquis récemment un statut d'objet d'étude à part entière. À quelques exceptions près, les études réalisées à ce jour se conforment, quant à la chronologie, à une évidence : ces pratiques, dans une large mesure, paraissent propres au XX^e siècle¹. L'intérêt porté par chaque nation à la diffusion d'une certaine image de soi à l'étranger, cependant, mérite d'être considéré plus en amont, avant le moment où il vient à s'incarner dans des institutions.

Au cours de la préhistoire que constitue, dans ce domaine, le XIX^e siècle, des expériences sont faites dont il importe de saisir les enjeux. De la mise en valeur du patrimoine aux voyages officiels des chefs d'État, de nouvelles formes de représentations de la nation voient alors le jour, conjuguant initiative privée et action publique. Parmi ces expériences, peu semblent avoir autant d'impact que les Expositions universelles, véritable théâtre où les nations participantes sont tout à la fois actrices et spectatrices. Selon la métaphore alors en usage, les Expositions universelles apparaissent comme des confrontations pacifiques où se déploie, sous le

1. Alain DUBOSCLARD *et alii*, *Entre rayonnement et réciprocité. Contributions à l'histoire de la diplomatie culturelle*, Paris, 2002.

2. Brigitte SCHROEDER-GUDEHUS, « Les grandes puissances devant l'Exposition universelle de 1889 », *Le Mouvement social*, n° 149, octobre-décembre 1989, p. 15-24 et Catherine HODEIR, « En route pour le pavillon américain ! », *Ibid.*, p. 89-98.

regard des visiteurs, le panorama des diverses contributions nationales au progrès commun.

Si chaque Exposition universelle a donné lieu, en son temps, à une littérature abondante (guides, articles de presse, rapports, *etc.*), les travaux historiques postérieurs forment une bibliographie relativement limitée qui s'ordonne pour l'essentiel autour de trois pôles : les tentatives de synthèse qui s'efforcent d'aborder dans sa totalité l'histoire des Expositions universelles ; les études centrées sur une Exposition ; les recherches concernant un aspect thématique particulier (par exemple la dimension architecturale des expositions). L'accent porte parfois sur la mise en scène et sur le message qu'entend délivrer le pays organisateur, mais, parmi ces travaux, très rares sont ceux qui envisagent les expositions sous l'angle de leur « réception »². Or, entre le spectacle offert aux visiteurs, les intentions des organisateurs et la réception par le public, postuler une identité, ou tout au moins une cohérence, revient à négliger une grande part de ce qui fait la richesse des expositions, qui tient précisément au jeu qui s'insinue entre les pièces d'un mécanisme apparemment bien huilé.

Le message lui-même semble clair, d'exposition en exposition : il s'agit pour les pays participants, et à plus forte raison pour les pays organisateurs, de donner des preuves de leur avancement scientifique et technique dans les domaines les plus divers. Chacune de ces démonstrations, cependant, ne prend véritablement son sens que par son inscription dans un contexte politique, social et économique particulier, que ce contexte joue le rôle d'un simple arrière-plan ou, à l'opposé, qu'il interfère explicitement avec l'exposition elle-même. Quant à la réception du message, elle se révèle complexe et plurielle, forcément empreinte des préjugés et de la mentalité du public à qui il est adressé.

Quelles sont les fonctions des stéréotypes nationaux dans cette théâtralisation des regards croisés que constituent les Expositions universelles ? Ces stéréotypes subissent-ils eux-mêmes une transformation à la faveur de ces confrontations ? Afin de tenter de répondre au mieux à de telles questions, s'agissant de la France et de l'Espagne, il m'a paru souhaitable d'étudier conjointement deux expositions. Compte tenu du déséquilibre notoire entre ces pays en la matière (entre 1850 et 1950,

à Paris furent organisées les Expositions universelles de 1855, 1867, 1878, 1889, 1900, 1937 ; en Espagne, celles de 1888 et 1929), mon choix s'est porté sur celles de Barcelone en 1888 et de Paris en 1889, cette chronologie très resserrée devant permettre de saisir comme dans un instantané ce jeu de miroirs de part et d'autre des Pyrénées. Le fait que l'Exposition de Barcelone n'ait certes pas l'ampleur ni le succès de celle de Paris ne constitue nullement un obstacle pour la comparaison : c'est la représentation de soi et de l'autre, enjeu décisif dans chaque cas, qui retiendra notre attention.

La genèse de l'Exposition de 1888, à Barcelone, fait intervenir des acteurs très divers dont il importe de rappeler les intentions. En mars 1885, la mairie de Barcelone reçoit une proposition faite par Eugenio Serrano de Casanova d'organiser une Exposition universelle dont l'ouverture aurait lieu en septembre 1887³. L'auteur de la proposition dispose d'une certaine expérience dans ce domaine : ce Galicien installé à Barcelone a représenté le gouvernement espagnol, par le passé, à l'occasion de plusieurs Expositions universelles ou internationales (Paris, 1878 ; Francfort, 1881 ; Bordeaux, 1882 ; Amsterdam, 1883 ; Nice, 1884 ; Anvers, 1885). La première initiative est donc privée et elle émane d'un petit groupe d'hommes d'affaires à la tête duquel se trouve E. Serrano de Casanova. Par ailleurs, il semble que le choix de Barcelone ne soit pas seulement dû aux liens, plutôt lâches, qui le rattachent à cette ville : Barcelone avait déjà une tradition d'expositions de produits régionaux, en particulier industriels.

La proposition ayant été acceptée, les responsables du projet obtiennent que des terrains leurs soient concédés ainsi qu'une aide financière. Cependant les travaux s'enlisent, si bien que le nouveau maire de Barcelone, Rius i Taulet (élu en 1886), ayant reçu des dirigeants des principaux partis politiques espagnols, en février 1887, la promesse qu'une aide économique serait votée aux Cortes, reprend en mains le projet. Assuré de l'appui de l'État, Rius i Taulet s'entoure de membres de l'oligarchie catalane, tels que Claudi López i Bru, marquis de Comillas, ou Josep Ferrer i Vidal. Une équipe se forme ainsi, qui inclut également

3. Enric TOUS I CARBÓ et Josep Maria FARGAS I FALP, « L'urbanisme, impulsió de la ciutat moderna » dans *L'Exposició del 88 i el nacionalisme català*, décembre 1988, p. 26-60. Ramón GRAU et Marina LÓPEZ, « La Exposición Universal de 1888 » dans *Exposición Universal de Barcelona. Libro del Centenario. 1888-1988*, Barcelone, 1988, p. 311-365.

4. S. Michonneau désigne ainsi une mémoire structurée autour d'un double patriotisme, en l'occurrence espagnol et catalan. Stéphane MICHONNEAU, *Barcelona : memoria i identitat*.

Monuments, commemoracions i mites, Barcelone, 2002, p. 54.

5. *Ibid.*, p. 123-124.

l'ingénieur Lluís Rouvière, l'architecte Elies Rogent, ou encore le journaliste Carles Pirozzini i Martí. L'efficacité de cette équipe est telle qu'elle parvient à réaliser les préparatifs de l'Exposition en un temps record : celle-ci peut en effet être inaugurée officiellement dès le 20 mai 1888.

Dans le cadre du réaménagement urbain de grande envergure grâce auquel la municipalité s'efforce de contrôler et d'organiser le développement de Barcelone — la création de l'*Eixample*, selon le plan Cerdà définitivement adopté en 1859, apparaissant comme la manifestation la plus spectaculaire de cette politique urbaine —, l'espace attribué à l'Exposition correspond de manière significative à un lieu doté d'une forte charge symbolique. En effet, l'organisation de l'Exposition sur l'emplacement même qu'occupait la Citadelle permet à la municipalité d'investir un lieu marqué par la mémoire de la défaite catalane face aux troupes françaises en 1714 et de la politique répressive qu'avait engagée par la suite Philippe V à l'encontre des libertés catalanes.

Une Exposition universelle, néanmoins, ne se réduit jamais à l'espace où elle se déploie, aussi vaste soit-il : par-delà son enceinte, la métropole qui l'accueille s'en trouve modifiée. Un dialogue s'instaure entre la ville et l'Exposition, plus ou moins intense, plus ou moins clairement perçu par les visiteurs.

Or la Barcelone de l'Exposition est une ville où la mémoire « libéralo-provincialiste » triomphante se matérialise de plus en plus dans l'espace urbain, à travers les monuments comme grâce aux noms des rues⁴. L'Exposition se situe à un moment que l'on peut *a posteriori* considérer comme l'apogée d'un processus qui, au cours de l'année 1888, se traduit encore par une série d'inaugurations de monuments caractéristiques de cette politique de mémoire, qu'il s'agisse de celui en l'honneur de l'industriel Joan Güell i Ferrer ou de ceux consacrés au musicien Josep Anselm Clavé et à Christophe Colomb⁵. Si le monument à Colomb semble complémentaire de l'Exposition, ce n'est pas seulement en raison de l'hommage rendu au héros supposé d'une colonisation vue sous l'angle commercial ; c'est aussi que, monument moderne doté d'un ascenseur permettant d'offrir aux visiteurs un panorama de la ville, il contribue à

constituer Barcelone en spectacle, prolongeant ainsi celui de l'Exposition au-delà de son enceinte propre.

Dans sa phase préparatoire, l'Exposition suscite certaines réserves en Catalogne : on critique les ambitions démesurées d'un pays objectivement en retard par rapport aux autres, on dénonce un projet qui ne serait autre chose qu'une occasion de faire fortune pour des hommes politiques corrompus, ou bien encore on déplore le manque d'autonomie des organisateurs à l'égard de Madrid. Pour sa part, le mouvement catalaniste se divise : tandis que la tendance fédérale, sous l'égide du *Centre Català*, s'oppose à l'Exposition (ainsi qu'à l'hommage qui doit être rendu à la reine régente lors des Jeux floraux), la *Lliga de Catalunya* y voit au contraire une opportunité et profite de l'occasion pour adresser à la reine un message où sont revendiqués les droits de la nation catalane⁶. Mais l'Exposition ne sert à ces derniers que de caisse de résonance. À leurs yeux, le dynamisme économique catalan que l'Exposition va mettre en scène n'est qu'illusion : privée d'autonomie politique et économique, la Catalogne agonise.

Tel qu'il s'exprime notamment dans l'« Appel aux nations » lancé par Rius i Taulet en juin 1887, le propos des responsables de l'Exposition se montre au contraire optimiste et reprend la rhétorique en usage pour associer cet événement aux vertus conjointes du progrès et de la paix⁷. Parfait exemple de l'esprit libéralo-provincialiste, ce texte exalte tout à la fois la modernité de la métropole catalane et la grandeur de l'Espagne, situant l'une et l'autre dans un rapport harmonieux de complémentarité. Il ne s'agit pas là d'un discours tactique destiné à s'assurer des subsides promis par Madrid : un an plus tard, l'Exposition consacre clairement cette vision des relations entre la Catalogne et l'Espagne. Certes, les Catalans sont majoritaires parmi les exposants espagnols, mais les commentateurs contemporains y voient généralement un reflet du dynamisme économique catalan, et non une marginalisation délibérée du reste de l'Espagne⁸.

Parmi les 25 pays étrangers participants, la France se taille la part du lion, avec 1 890 exposants sur un total d'environ 4 300⁹. L'organisation spatiale de l'Exposition privilégie apparemment un classement thématique, les principaux édifices étant le Palais de l'industrie, le Palais des beaux-arts, la Galerie des machines, le Palais des sciences, le

6. Josep M. AINAUD DE LASARTE, « El missatge a la reina regent » dans *L'Exposició del 88 [...]*, op. cit., p. 92-99.

7. Ce texte, daté du 13 juin 1887, est reproduit dans *L'Exposició del 88 [...]*, op. cit., p. 78.

8. Ainsi, par exemple, peut-on lire dans *La Epoca* du 9 juin 1888 : « Les autres produits espagnols sont très en retrait par rapport à ceux de la Principauté. Il existe une véritable disproportion entre les uns et les autres. On peut remarquer, cependant, les tissus de Valence, les draps de Béjar, les flanelles de Teruel, les verres de Cartagena, les capes de Grenade et quelques autres produits manufacturés qui atteignent une relative perfection ».

9. Alfred PICARD, *Rapport général sur l'Exposition universelle internationale de 1889*, Paris, 1890-1891, t. I, p. 297. *La Ilustración Española y Americana* du 22 décembre 1888 donne le chiffre de 1 879 exposants français.

10. « Pour le Palais des sections industrielles, dont la partie centrale devait seule être conservée, le plan affectait la forme d'un éventail : c'était, en quelque sorte, la moitié du Palais du Champ-de-Mars de 1867, avec les dispositions si heureuses, qui, classant les nations par secteurs, permettaient de visiter tout un pays en allant du centre à la circonférence et de comparer les produits similaires de tous les pays en suivant une même galerie semi-circulaire. » (Alfred PICARD, *Rapport [...]*, op. cit., t. I, p. 297).

11. Presse française consultée : *Gil Blas*, *L'Illustration*, *L'Intransigeant*, *Le Journal des débats*, *Le Matin*, *Le Petit journal*, *La Revue des deux mondes*, *Le Temps*. Presse espagnole

52 consultée : *La Campana de Gracia*, *La Epoca*, *La España moderna*, *La Vanguardia*, *La Ilustración Española y Americana*.

12. Anonyme, « Bulletin du jour », *Le Temps*, 11 mai 1888.

13. Anonyme, « L'Exposition de Barcelone », *Le Journal des débats*, 25 mai 1888.

pavillon de l'agriculture, le pavillon maritime, celui des colonies et celui des transports. À l'intérieur de ce dispositif, cependant, les classifications nationales reprennent leur droit, même si un effort est parfois fait pour les articuler avec souplesse à l'ordonnement thématique¹⁰.

Quelle vision de l'Espagne les visiteurs français emportent-ils avec eux après avoir arpenté les allées de l'Exposition ? Que doit cette vision aux effets de la mise en scène, mais aussi aux préjugés et aux attentes que chacun de ces visiteurs porte en lui et qui modifie le regard comme un prisme ?

À ces questions, l'analyse de la presse française¹¹ ainsi que celle de rares livres publiés au lendemain de l'Exposition permettent d'apporter des éléments de réponse.

Signalons d'emblée un premier fait frappant : l'importance accordée par la presse française aux cérémonies marquant l'inauguration de l'Exposition. La description de ces cérémonies, dont la reine régente est la protagoniste indiscutable, en vient même dans certains cas à constituer l'essentiel de l'information concernant l'Exposition. Ainsi *Le Temps* ou le *Journal des débats* tiennent-ils leurs lecteurs informés des faits et gestes de la reine à Barcelone, alors qu'on chercherait vainement dans les colonnes de ces journaux une présentation détaillée de l'Exposition elle-même. Pour ces journaux, le contenu de l'Exposition importe visiblement moins que l'inauguration et ses à-côtés.

En particulier, la présence dans le port de Barcelone des escadres française, italienne, anglaise, autrichienne et espagnole apparaît comme une « démonstration navale » qui nourrit les spéculations des commentateurs politiques¹². Les « fêtes de Barcelone » sont l'occasion de contacts diplomatiques dont la presse se fait l'écho, transcrivant par exemple les propos de l'ambassadeur français Paul Cambon quant aux « rapports cordiaux qui existent entre les deux nations et qui tendent de jour en jour à se resserrer davantage, parce qu'ils correspondent à des affinités naturelles »¹³. Si le jeu complexe des alliances internationales semble davantage intéresser ces journaux que les installations de l'Exposition, cela tient sans doute en grande partie à la nature même de cette presse politique, mais cela permet aussi d'observer avec quelle facilité interfèrent dans les

Expositions universelles les relations internationales. Les cérémonies de Barcelone sont ainsi une aubaine pour le chef du gouvernement espagnol, M. P. Sagasta, qui en profite pour faire une mise au point au sujet de « la neutralité absolue que la majorité des Espagnols désire garder dans les démêlés et conflits des puissances européennes »¹⁴. Il convient de rappeler que les relations franco-espagnoles, dans les années 1880, se caractérisent plus par une certaine courtoisie que par une réelle bienveillance. Le voyage d'Alphonse XII, en 1883, a révélé la différence des rapports entretenus avec Vienne et Paris ; et si le libéral S. Moret (ministre des Affaires étrangères) manifeste une volonté de voir renforcer l'activité diplomatique de l'Espagne, l'orientation générale demeure favorable aux empires centraux, comme le confirme l'accord secret avec l'Italie en 1887, auquel adhèrent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Le rôle pacificateur que Sagasta prétend faire jouer à l'Espagne correspond à merveille au discours habituel sur les liens étroits unissant le progrès et la paix, qui accompagne les Expositions universelles. Mais la presse française se montre également sensible au dynamisme économique espagnol tel qu'il apparaît au visiteur de l'Exposition de Barcelone. Sur ce sujet, les commentaires demeurent d'ordinaire très généraux et ne mettent pas véritablement en relief une singularité catalane. Certes, la modernité de Barcelone attire l'attention des visiteurs, mais les lieux communs attendus à propos du caractère industriel des Catalans sont absents de ces commentaires. La conclusion d'un article paru dans *L'Illustration* représente un bon exemple des appréciations générales portées sur l'Exposition :

« Cette grande et utile entreprise, qui marquera dans les fastes de Barcelone et de la Catalogne, ouvre une nouvelle ère pour ce beau pays. L'Europe connaît maintenant ses ressources, s'est émerveillée devant la prestigieuse transformation de la ville, en passe de devenir une des plus belles du monde, et dont on a pu apprécier la beauté. On peut dire que, par son Exposition si habilement menée à bonne fin, Barcelone a fait la conquête morale du monde civilisé, comme elle a affirmé son activité et sa puissance »¹⁵.

14. Anonyme, « Lettres d'Espagne », *Le Temps*, 6 juin 1888.

15. E. GAUVEZ, « L'Exposition universelle de Barcelone », *L'Illustration*, 17 novembre 1888.

16. É.-A. [Édouard-Auguste] SPOLL [pseudonyme d'Émile Leprieur], *Barcelone et l'Exposition universelle de 1888*, Barcelone, s. d. [1888 ?].

17. *Ibid.*, p. 20-21.

18. *Ibid.*, p. 283. Le bref éloge de Barcelone qui conclut l'ouvrage souligne l'énergie et le patriotisme de ses habitants, évoque également les douceurs de son climat susceptible d'attirer les étrangers (notamment la foule élégante qui séjourne à Nice ou Monaco), et ajoute cette remarque plutôt singulière : « presque tous les habitants de Barcelone parlent plus ou moins le français » (p. 284).

Si les stéréotypes se révèlent quasiment absents de ces articles, sans doute est-ce dû en partie à leur brièveté même ; peu nombreux, les comptes rendus de l'Exposition se contentent généralement d'une simple présentation d'ensemble de caractère descriptif. Par comparaison, l'ouvrage du journaliste Édouard-Auguste Spoll (pseudonyme d'Émile Leprieur), paru probablement très peu de temps après la clôture de l'Exposition, s'écarte à de nombreuses reprises du registre descriptif pour offrir à ses lecteurs français des développements explicatifs riches de stéréotypes¹⁶. Sans réduire l'Exposition à son ancrage catalan, ce livre, dans sa composition même, tend à l'associer fortement au dynamisme spécifique de cette région et de la ville de Barcelone. Comme le titre du premier chapitre l'annonce d'emblée (« La race catalane, caractère de la population, son esprit libéral, ses tendances autonomes »), l'auteur s'efforce de synthétiser les spécificités du peuple catalan, dont l'Exposition fournit à ses yeux une preuve concrète :

« Regardant avec fierté leur passé comme leur prospérité actuelle, les Catalans sacrifient peut-être trop à un sentiment de vanité excusable d'ailleurs. Ils sont trop enclins à s'attribuer sur les autres peuples de l'Espagne une supériorité qui n'est que relative.

Cependant on est obligé de convenir qu'ils sont plus travailleurs, plus actifs, plus entreprenants que les habitants de la capitale politique. S'ils ont moins de finesse et de courtoisie que les Castellans, les relations paraissent plus sûres avec eux. Ils ont la réputation d'être exacts et scrupuleux dans les affaires, bien qu'ils soient très intéressés. [...] L'Exposition universelle nous a démontré que, dans certaines spécialités, Barcelone peut lutter sans désavantage avec la France et l'Angleterre »¹⁷.

À ses yeux, le succès de l'Exposition garantit désormais à Barcelone une renommée considérable :

« Les portes en sont aujourd'hui fermées, mais Barcelone doit à cette Exposition, tant combattue à son début, la conquête morale de l'Europe et une notoriété universelle »¹⁸.

Ce sont les progrès notables accomplis récemment par l'Espagne dans son ensemble que l'Exposition permet de mesurer, constate É.-A. Spoll. Jusqu'alors, selon lui, l'Espagne se faisait surtout remarquer dans les expositions internationales par ses vins, ses produits agricoles, ou encore par les armes de Tolède ; l'Exposition de Barcelone révèle les capacités industrielles de l'Espagne, et singulièrement de la Catalogne : « Cette fois, ce qui commande avant tout l'attention et l'admiration, ce sont ses produits industriels plutôt que les produits de son sol fertile ; et avant tout les tissus dont la Catalogne semble s'être réservé le monopole en Espagne »¹⁹.

Spoll, cependant, ne remarque pas davantage que ses confrères que la Catalogne de 1888 est sortie de la période de prospérité économique des années 1878-1883, preuve que l'Exposition et le faste déployé dans la ville masquent efficacement une réalité quelque peu différente. Du reste, un journaliste catalan estime maladroite la luxueuse mise en scène des produits espagnols (l'abus, par exemple, de présentoirs au caractère monumental), car elle risque de vexer les nations invitées ; la Catalogne ne se comporte-t-elle pas, ce faisant, comme un parvenu étalant ses bijoux ? Certains ne vont-ils pas penser qu'il s'agit d'un maquillage destiné à cacher des défauts²⁰ ?

De telles craintes paraissent légitimes, mais la presse française, on l'a vu, n'évoque que de façon générale et sommaire les exposants espagnols. Paradoxalement, c'est de la section française qu'il est le plus question dans ces articles, et le livre de Spoll confirme ce chauvinisme des commentateurs : 70 pages y sont consacrées à la section française, contre 13 à la section espagnole ! Il est vrai que la presse espagnole elle-même vante l'ampleur et la qualité de la participation française, ainsi que le savoir-faire qu'ont acquis les Français en matière d'expositions²¹.

Tandis que Barcelone s'étonne encore de sa propre audace et se félicite de pouvoir présenter à l'Europe un nouveau visage de la Catalogne et de l'Espagne, on commence déjà à suivre, dans la presse, les préparatifs de l'Exposition qui doit se dérouler l'année suivante à Paris. Mais, davantage que ces préparatifs, c'est d'abord la question des

19. *Ibid.*, p.184.

20. J. SARDA, « Impresiones sueltas », *La Vanguardia*, 1^{er} juin 1888.

21. *Idem*.

22. Teresa MARTÍNEZ DE SAS, « Le Centenaire de la Révolution française au Parlement espagnol », dans Jacques BARIETY (dir.), 1889 : *Centenaire de la Révolution française. Réactions et représentations en Europe*, Actes du colloque de Strasbourg (20-22 avril 1989), Berne, 1992, p. 91-106.

23. *Le Temps* rend compte de ces débats dans les numéros des 4, 7, 8, 22 et 24 juin 1888.

modalités de la participation espagnole à cette Exposition qui déclenche des discussions passionnées : compte tenu de la commémoration du centenaire de la Révolution, qui aura lieu en même temps que l'Exposition, quelle doit être l'attitude de l'Espagne ?

Teresa Martínez de Sas a très clairement analysé les débats que suscite cette interrogation au cours de l'année 1888²². Amorcée, dès le début du mois de juin, par un premier échange entre Juan Gamazo et le vicomte de Campogrande, la polémique éclate au parlement lors de la séance du 22 juin 1888, dans le contexte d'une discussion sur le projet de budget pour l'année 1889²³. Le député Juan Montilla y Adán demande aux Cortès de voter un amendement afin que le gouvernement puisse consacrer un million de pesetas à une participation officielle de l'Espagne à l'Exposition de Paris. Son argumentation, principalement économique (il s'agirait d'une dépense productive, l'Exposition devant favoriser les contacts de l'économie espagnole avec des marchés extérieurs), n'est pas exempte de considérations politiques qui témoignent de son incompréhension face au choix du gouvernement espagnol de s'abstenir d'une participation officielle à l'Exposition. Face à lui, Luis Pidal y Mon (marquis de Pidal) souligne que l'Exposition sera indissolublement liée à la célébration du centenaire de 1789 et que, par conséquent, l'Espagne a raison d'adopter la même position que l'ensemble des monarchies européennes (à l'exception de la Grèce) ; du point de vue économique, le marquis de Pidal se montre par ailleurs très sceptique sur les bienfaits des expositions universelles. Finalement, le vote du parlement conduit à un moyen terme : la participation espagnole n'aura pas de caractère officiel, mais elle bénéficiera d'une subvention de 500 000 pesetas.

Que, longtemps avant son ouverture, l'Exposition de Paris se trouve fréquemment associée à la commémoration de la Révolution, aux Cortès comme dans la presse espagnole, n'est cependant guère surprenant. Le gouvernement français et la ville de Paris lient explicitement Exposition et commémoration et, tout au long de 1889, la vie politique (la résolution de la crise boulangiste en particulier), le centenaire et l'Exposition présentent des interdépendances évidentes, au point que, comme le rappelle Pascal Ory, un journal de la droite orléaniste peut écrire à la veille de la clôture de

l'Exposition : « Le vainqueur du boulangisme, le grand agent électoral [...] ça a été l'Exposition universelle »²⁴. Cette relation étroite entre l'Exposition et l'auto-célébration de la République triomphante suscite en Espagne des réactions contrastées. Tandis que la presse républicaine confond dans un même hommage l'Exposition et les commémorations du Centenaire²⁵, les journaux conservateurs s'emploient au contraire à dissocier les Français, dont les qualités s'expriment pleinement au sein de l'Exposition, de leurs dirigeants républicains

« tandis qu'ils accumulent erreurs sur erreurs et sont une source de conflits répétés pour la République, le peuple français, le véritable pays qui travaille et qui produit, réalise des manifestations scientifiques, artistiques et industrielles prodigieuses, comme celles que l'on peut voir à l'Exposition universelle »²⁶.

Cette presse conservatrice propose ainsi un double regard sur la France, s'extasiant à propos du spectacle offert par l'Exposition et dénonçant le caractère autoritaire des républicains au pouvoir, ainsi que le climat d'instabilité politique²⁷. Même l'écrivain Emilia Pardo Bazán, qui rédige pour *La España Moderna* un reportage sur l'Exposition, regrette que le gouvernement français ne l'ait pas disjointe des festivités républicaines :

« je considère comme la preuve d'un manque de tact le choix de cette date, de même que les festivités du 14 juillet, qui forcément devaient répandre l'alarme dans l'Europe monarchique et la conduire à s'en détourner ; et je suppose que ni la brillante réussite de cette grande fête internationale, ni les merveilles de l'industrie et de l'art que nous y admirons, n'amélioreront la situation politique intérieure de la France, ne donneront plus de respectabilité à son gouvernement discrédité, ni ne diminueront les probabilités de nouveaux revers pour ses armées, le jour où éclatera la guerre inévitable »²⁸.

Notons cependant qu'en dépit de ses positions conservatrices, *La Epoca* publie la lettre rédigée le 5 juin 1889 par le républicain E. Castelar, dans laquelle celui-ci fait l'éloge d'une France

24. *Le Correspondant*, 25 octobre 1889, cité par Pascal ORY, *L'Exposition universelle*, Bruxelles, 1989, p. 70.

25. Voir par exemple le numéro extraordinaire de *La Campana de Gracia*, du 13 juillet 1889.

26. Anonyme, « Los errores de la República », *La Epoca*, 6 mai 1889. On peut lire également, dans l'article de Eusebio BLASCO, « Apertura de la Exposición de París », paru le 9 mai 1889 dans le même journal : « nous devons laisser de côté toute appréciation politique, car la politique empoisonne tout, et apprécier notre bonheur de vivre dans un siècle qui réalise tant de grandes choses ».

27. Anonyme, « El aniversario de la Revolución », *La Epoca*, 5 mai 1889.

28. Emilia PARDO BAZÁN, « Cartas sobre la Exposición. I », *La España moderna*, juillet 1889, p. 167-181 (citation p. 181). La même volonté de considérer l'Exposition séparément du centenaire de la Révolution est très clairement exprimée à plusieurs reprises dans *La Ilustración Española y Americana* (PICO DE LA MIRANDOLA, « París íntimo. La Exposición », 22 janvier 1889, et JOSÉ FERNÁNDEZ BREMÓN, « Crónica general », 8 mai 1889).

29. « Una carta de Castelar sobre la Exposición de París », *La Epoca*, 12 juin 1889. Le journal précise qu'il ne partage pas la « partialité » de Castelar en faveur de la France et contre l'Allemagne ; il justifie cette publication par les qualités littéraires de ce texte. Cette lettre est reproduite également dans *La Campana de Gracia* du 13 juillet 1889, et en France (partiellement) dans *Le Temps* du 8 juin 1889 et *Le Figaro* du 16 août 1889.

30. IOB, « Crónicas de la Exposición de París », *La Ilustración Española y Americana*, 15 juillet 1889.

31. Conde DE COELHO, « Europa y Africa », *La Ilustración Española y Americana*, 15 mai 1889 : « Paris a besoin d'idoles présentes et d'émotions constantes ; et la campagne du Général [Boulanger] court le risque, en dépit de ses triomphes électoraux et des banquets bruyants, de céder la place à une autre, plus fructueuse : l'exploitation de l'étranger, qui déjà par centaines de milliers se rend à l'Exposition universelle ».

32. J. SARDÁ, « Recuerdos de la Exposición de París », *La Vanguardia*,

58

24 juin 1889 : « Une nouvelle fois, malgré notre patriotisme et celui des autres nations rivales, Paris va donner le ton et annoncer les évolutions artistiques à venir, et c'est là-bas que se rendront les artistes de tout le monde civilisé chercher le mot d'ordre. Pourquoi, par la faute de quelle triste fatalité seront-ils toujours les premiers, et pourquoi là-bas seulement, dans cette atmosphère largement ouverte, dans cette ambiance artistique, avec cette presse

héritière de 1789 (et non de 1793), dont la réussite reçoit une démonstration éclatante à l'Exposition, événement qui marque pour lui un changement dans les relations internationales, l'organisation militaire de l'Europe cédant le pas à une organisation commerciale²⁹.

Mais il arrive que les correspondants espagnols à Paris soient si fortement marqués par les célébrations du centenaire qu'ils en viennent à évoquer un esprit révolutionnaire omniprésent, dont la résurgence se manifesterait même dans le comportement de certains jurys de l'Exposition. Ainsi, commentant les prix décernés par le jury des Beaux-Arts, le journaliste de *La Ilustración Española y Americana* écrit :

« Les Français veulent tout pour eux, et jamais autant qu'en cette occasion ils ne se sont autant efforcés de faire en sorte que tout, absolument tout ne se transforme en un hymne à la gloire du peuple français. Certaines nations dont on cultive ici les affinités ou les alliances politiques ont été un peu plus favorisées, et si les exigences de la convenance contiennent et modèrent certains débordements, il y a une tendance à restaurer les principes cosmopolites de 1789 qu'il est difficile de refréner. C'est impossible d'y échapper. Même dans l'air qu'on nous fait respirer souffle l'esprit de la Révolution »³⁰.

Si de telles envolées demeurent assez rares, en revanche les commentaires relatifs à la vie politique française ne manquent pas de considérations sur le « caractère » français, qui se signifierait notamment par un besoin d'« émotions constantes »³¹. Ce trait s'exprime de façon exemplaire à l'Exposition, où triomphe le culte de la nouveauté. Enthousiasmé par le panorama qu'il contemple depuis l'hémicycle du Trocadéro, le correspondant de *La Vanguardia* voit dans l'architecture et la décoration de l'Exposition une profonde rupture avec la tradition, et dans la France le pays de l'innovation par excellence³².

Les nombreuses descriptions de l'Exposition que l'on peut trouver dans la presse espagnole succombent au même vertige des chiffres et des énumérations que l'on relève dans la presse française. Du phonographe d'Edison aux ascenseurs de la tour Eiffel, le lecteur espagnol n'ignore rien des prouesses techniques et scientifiques dont l'Exposition est le théâtre et auxquelles la France a une très grande part³³. Mais ce ne sont pas seulement ces avancées que l'Exposition met en valeur : on sait qu'elle s'attache aussi, notamment, à diffuser l'image d'une France qui se définit également comme une puissance coloniale. Par leurs descriptions du Palais central des colonies, les journaux espagnols contribuent à propager cette image, même si l'intérêt pour les anciennes colonies de la Péninsule paraît plus marqué — ces républiques ayant fait, il est vrai, un effort particulier et disposant pour certaines d'entre elles de pavillons à l'architecture pittoresque³⁴.

Néanmoins, l'analyse de la presse espagnole conduit à la même constatation que l'on a pu faire à propos de la vision de l'Exposition de Barcelone par les journaux français : l'attention accordée à la section espagnole de l'Exposition de Paris se révèle très prononcée. Qu'il s'agisse des retards pris dans les préparatifs ou de la confusion qui règne dans le catalogue de la section espagnole, de nombreux articles dénoncent une incurie qui viendrait malheureusement donner raison aux lieux communs dont souffre l'image de l'Espagne³⁵. Le bilan que dresse la *Ilustración Española y Americana* de la section espagnole est extrêmement critique : elle ne reflète en rien, par exemple, le dynamisme de l'agriculture en matière de primeurs et le visiteur de l'Exposition peut difficilement y prendre conscience que « l'Espagne est l'une des trois premières nations viticoles du monde »³⁶ ; plus encore, la présentation des produits espagnols trahit un manque de préparation et de réflexion qui révèle l'urgence d'un véritable bilan de la production et du commerce espagnols³⁷.

enthousiaste, audacieuse, qui ne recule pas devant la nouveauté mais au contraire la stimule et l'exalte, avec cette race ardente qui porte l'art dans ses veines, est-il possible d'innover, de vaincre la routine, de briser les vieux modèles qui ne servent plus, et ouvrir de nouvelles voies au goût ? ».

33. À titre d'exemple, voir IOB, « Crónicas [...] », *op. cit.*, 8 août 1889 et LILÉ, « Desde París », *La Vanguardia*, 20 mai 1889. Dans certains périodiques comme *La Ilustración Española y Americana*, l'information est aussi visuelle : de très nombreuses gravures présentent des vues de l'Exposition.

34. P. ORY, *L'Exposition universelle [...]*, *op. cit.*, p. 82-86.

35. IOB, « Crónicas [...] », *op. cit.*, 30 août 1889 : « nous, comme nous en avons l'habitude, nous avons tout fait en retard et mal ; cela est d'une évidence si peu honorifique pour l'Espagne, qu'il suffit d'observer n'importe quel détail pour mesurer combien nous avons été inhabiles, pour ne pas dire plus ». *La Vanguardia* déplorait dès avant l'Exposition la faiblesse de l'initiative particulière : Anonyme, « España en las exposiciones », *La Vanguardia*, 29 novembre 1888 : « À plusieurs reprises nous avons déploré que le manque d'initiative particulière soit tel qu'on attend tout du Gouvernement, et que les intérêts individuels, aiguillon principal de toute activité, nous arrachent à cette proverbiale indifférence dans laquelle nos forces dépérissent ».

36. IOB, « Crónicas [...] », *op. cit.*, 30 août 1889.

37. *Ibid.*, 8 septembre 1889.

38. Anonyme,
« L'Espagne », *Le Petit
journal*, 25 octobre 1889.

39. *Idem*.

40. Ezequiel BOIXET,
« Plática », *La Vanguardia*,
22 juillet 1889.

41. Voir en particulier

Seul le domaine des beaux-arts paraît montrer l'Espagne sous un jour favorable.

Le contraste entre ce bilan, dans l'ensemble très sévère, et le regard bienveillant que porte la presse française sur la participation espagnole démontre très clairement que, de part et d'autre, les attentes diffèrent fortement : tandis que les Espagnols — à en croire du moins leur presse — souhaiteraient prouver leurs capacités économiques, voire leur modernité, les Français apprécient l'exotisme, par exemple, des « splendides meubles de style arabe » ou la qualité de ces « voitures et harnais en usage à Madrid à la fin du dix-huitième siècle » dont on peut voir quelques spécimens à l'Exposition³⁸.

Dans l'enceinte même de l'Exposition, ce désir d'exotisme et de pittoresque des Français est en partie satisfait, moins par les produits présentés que par le décor et l'accueil, tel celui qu'offrent ces « avenantes Andalouses » qui « débitent, dans une série de petits kiosques enrubannés et décorés de feuillage, des vins de Malaga, de Moscatel, d'Amontillado et de Xérès »³⁹. Mais ce que n'avaient pas prévu les responsables de la section espagnole, c'est que c'est à l'extérieur de l'Exposition que va véritablement se jouer l'image de l'Espagne : dès le mois de juillet, des corridas et des spectacles de flamenco organisés par des entrepreneurs avisés éclipsent dans la presse française presque toute référence à l'Espagne agricole, industrielle et artistique présentée à l'Exposition.

Les passions contraires que suscite la corrida chez les spectateurs français, notamment lorsque les consignes interdisant la mise à mort sont enfreintes par le torero Lagartijo, déclenchent en Espagne des polémiques dont l'enjeu, compris par les journalistes espagnols les plus clairvoyants, n'est autre que l'image du pays. Plutôt que de protester vigoureusement contre les accusations de barbarie lancées par tel journaliste français, comme le font les signataires de la « Protestation contre *L'Écho de Paris* » parue dans *La Vanguardia* le 15 juillet 1889, certains, quoique partisans de la corrida, reconnaissent que ces spectacles ne peuvent qu'alimenter inutilement des préjugés anciens qui portent préjudice à l'Espagne⁴⁰.

Le succès que remportent également dans le Paris de l'Exposition les spectacles de musique et de danse, singulièrement ceux où se produisent des troupes gitanes, éveille en Espagne des sentiments ambivalents : tout à la fois une certaine fierté et le regret, très prononcé chez certains, que l'identité hispanique se réduise pour le public français à l'espagnolade et au *flamenguismo*.

Probablement les Catalans sont-ils, en Espagne, les plus critiques à l'égard de tout ce qui peut favoriser une imagerie en laquelle ils ne se reconnaissent pas et dont ils souhaitent se démarquer. De nombreux articles de *La Vanguardia*, notamment, témoignent d'un regard particulier sur Paris (dont l'architecture et l'urbanisme, par exemple, sont proposés en modèle pour Barcelone) et d'un sentiment de proximité vis-à-vis de la France renforcé par l'Exposition de Barcelone un an plus tôt⁴¹. Une certaine irritation catalane se manifeste, de surcroît, à l'encontre des organisateurs de la section espagnole de l'Exposition⁴². Mais les Catalans ont sans doute tort de croire que, grâce à eux et à quelques autres provinces espagnoles, « tout Paris sait qu'en Espagne il y a de nombreux habitants qui ne sont pas des gitans, ni des toreros, ni des danseurs »⁴³. Accueillant une délégation d'ouvriers catalans, le président du conseil municipal de Paris, Émile Chautemps, s'en tient à des généralités sur la patrie de Cervantès et de Lope de Vega, évoque la « race latine », mais finalement ne paraît nullement sensible à une quelconque spécificité catalane⁴⁴.

Le bilan auquel nous conduit la comparaison menée entre ces deux expositions paraît simple, au moins sur un point : tandis que les articles de presse consacrés à l'Exposition de Paris abondent en stéréotypes tant français qu'espagnols, celle de Barcelone se révèle beaucoup moins propice à ces facilités journalistiques. Attribuer cet état de fait à l'ampleur très inégale de ces expositions relèverait cependant d'un bon sens trompeur. Si les journaux français se contentent de décrire brièvement l'Exposition de Barcelone, c'est sans doute en partie dû à la relative modestie de l'événement, mais c'est surtout que, dans son essence même, le stéréotype implique une stabilité, une continuité qui ici précisément fait défaut ; la Barcelone de l'Exposition, une ville en pleine

Narciso OLLER, « Ante París. Observaciones al vuelo », *La Vanguardia*, 20 juin 1889 et LILÉ, « Desde París », *La Vanguardia*, 28 juin 1889.

42. Voir par exemple LILÉ, « Desde París », *La Vanguardia*, 14 mai 1889 (à propos de la répartition « léonine » de l'espace disponible entre tous les exposants espagnols).

43. M. UTRILLO, « Desde París », *La Vanguardia*, 18 septembre 1889.

44. *Idem*.

mutation, ne saurait facilement correspondre à la vision traditionnelle de l'hispanité. L'Exposition de Paris, au contraire, réalise le paradoxe de toute exposition universelle réussie : montrer l'état présent (voire futur) des progrès de chaque nation tout en donnant à cette confrontation pacifique les apparences d'une certaine immuabilité. Visiter l'Exposition permet d'apprécier les modifications du paysage (par exemple les avancées techniques de tel ou tel pays), mais apporte aussi la preuve que la nature du paysage n'en a pas été affectée : le peuple français comme le peuple espagnol sont fidèles à ce qu'ils sont, de toute éternité. À la lumière de cette conclusion, il y a fort à parier que le regard français sur l'Exposition universelle organisée à Séville en 1929 ait été bien différent de celui porté sur l'Exposition de Barcelone 41 ans plus tôt.